

## Carl Gauss et moi

Dans la maison de mon enfance vivait un intrus. Sans cet importun, nul doute que la vie de famille eût été plus harmonieuse.

Mon père, aîné de famille nombreuse et chef scout, avait aimé chez ma mère ses hanches larges, son sourire maternel, et son côté « bon copain ». Jeune mathématicien promis à une belle carrière de chercheur, s'il désirait se marier, c'était avant tout pour la paternité. Il se rêvait père d'une multitude de petits enfants, qu'il imaginait courir en culottes courtes, jouer au ballon, grimper aux arbres.

Elle, élevée en « garçon » par un père déçu de n'avoir qu'une fille, ne savait ni cuisiner ni balayer, mais aspirait également à une famille nombreuse, une « tribu ». Elle regrettait un peu de ne pas être un garçon, car elle aurait « pu faire des choses » ...

Dès sa rencontre avec mon père, elle renonça à ses études, à l'idée de travailler, et fut enceinte dans le mois qui suivit leur mariage. Comme ils étaient catholiques, les naissances se succédèrent rapidement : André, Jean, Jacques, bientôt suivis de Paul, Louis et enfin Pierre. (Alors Paul VI autorisa la méthode Ogino, et ma mère put enfin se reposer...) Les culottes courtes passaient d'ainés à cadets, ainsi que les pulls tricotés à la main, et les sandales de cuir. Mon père était peu présent, occupé à sa carrière de professeur de faculté, mais n'aimait rien tant que les promenades dominicales dans les Vosges, où le suivait la petite troupe en gros godillots, où il supervisait des constructions de cabanes, des pique-niques de patates à la braise, des jeux d'épervier et balle au prisonnier. A Noël, aux anniversaires, chacun recevait à son tour des cadeaux de châteaux forts en carton bouilli, des voitures Majorette, des parures d'indiens, des Opinel pyrogravés à ses initiales, des petits soldats Airfix, des établis, des marteaux et des scies à contreplaqué. A sept ans, ils devenaient louveteaux et marchaient au pas en saluant l'aumônier et le fanion de la patrouille. A huit ans, ils étaient enfants de chœur, vêtus de soutanelle rouge et de surplis en dentelle, et balançaient gravement l'encensoir parfumé. On les inscrivait à des activités sportives : athlétisme, jeux de ballon, voile. Ma mère préparait des platées de pâtes au beurre et de semoule à la tomate, soignait les genoux écorchés à grand renfort de mercurochrome et de Synthol, réparait les fonds de culotte sur une vieille machine à coudre

Singer. Ils prenaient leur bain deux par deux et le soir, montaient l'escalier en queue-leu-leu pour rejoindre les chambres à lits superposés. Ils étaient entraînés à gagner les concours de châteaux de sable et les places de premier à l'école, et mon père exigeait de les entendre réciter à tue-tête leurs tables de multiplication affichées dans les toilettes. Ils deviendraient professeurs, ou journalistes, ou encore ingénieurs ; l'un ou l'autre entrerait peut-être en prêtrise... Et puis, qui sait ? Un petit mathématicien germerait peut-être dans cette fratrie...

L'intrus était une intruse. Je suis née la quatrième, et je suis une fille. Mon arrivée fut d'abord une réjouissance : « Une fille après trois garçons, enfin ! Les p'tits gars, vous avez une petite sœur ! » Le choix de mon prénom fut plus ardu que ceux, apostoliques, de mes frères, et j'échappai de justesse à Marie-Jeanne ou Anne-Marie. Mon père opta pour Violette, et ma mère accepta, non sans s'interroger... Je fus d'abord vêtue des grenouillères de mes frères, mais bien vite, des amies offrirent des habits roses. Pour le reste, à part ma petite fente qui reléguait mon père hors de la salle de bain quand j'y étais nue, rien ne me différenciait de mes frères. Bien vite arriva le petit frère suivant, et je faisais partie de la troupe...

Mais il y eut l'école et les copines, mon envie de couettes, de robes qui tournent, de poupées Barbie... Mes parents firent ce qu'il fallait ; en plus d'une série de pantalons de velours côtelés, ma mère devait désormais commander des robes et des collants dans le catalogue des Trois Suisses.

Il leur fallut acheter un nouveau genre de cadeaux : baigneur, dînette, petit fer à repasser. A sept ans, comme il n'y avait pas de troupe de jeannettes dans notre quartier, je passais mes jeudis avec mes poupées. A huit ans, on m'inscrivit dans un cours de danse classique. On m'installa dans une petite chambre au papier fleuri, alors que mes frères dormaient par deux. On laissa pousser mes cheveux, et chaque matin, pendant le petit déjeuner, ma mère debout derrière moi démêlait et tressait deux nattes. Lors des promenades, on ne voulait pas que je grimpe aux arbres, on préférait que je reste à côté de ma mère et que je cueille de jolis bouquets de fleurs des champs. Le dimanche, on m'habillait d'une robe blanche et de souliers vernis et je passais la messe entre mon père et ma mère, d'où j'admirais mes frères qui tendaient les burettes au curé pendant l'offertoire. A l'heure de mon bain, ma mère criait à mes frères : « Votre sœur est dans la salle de bain ! », ce qui leur signifiait qu'ils ne devaient pas en pousser la porte.

En gros, mes parents faisaient ce qu'ils croyaient devoir faire avec leur fille unique. Même s'ils oubliaient parfois ce détail. Ainsi la plupart du temps, leurs propositions éducatives s'adressaient aux garçons et, soudain, alors que tout semblait évident et limpide, ils pensaient à moi.

— Ah ! Mais pour Violette ? Comment fait-on ?

Il leur fallait vite inventer autre chose, ils cherchaient, trouvaient une solution. Mais la belle fluidité avait été stoppée. Un grain de sable avait freiné la facilité des choses. Mes frères s'impatienzaient, pestaient :

— Oh ! les filles, ça fait suer ! On ne peut jamais rien faire...

J'étais désolée. Pour un peu, je me serais excusée d'être là, de gêner, de dissoner dans l'euphonie fraternelle. Et la solution proposée m'apparaissait toujours comme l'adaptation diminuée d'une règle générale masculine, appauvrie par sa déclinaison au féminin.

Lorsque je perdis ma première dent de lait, j'espérais le cadeau qu'avaient eu mes aînés : le tank qui crache des étincelles ! Las ! La souris m'apporta un stupide petit ânon en plastique porteur de paniers remplis de bonbons. Je cachai ma déception.

Comme mes frères dévoraient les livres du Signe de Piste, ils m'offrirent des Heidi petite bergère. Ces histoires nunuches me tombèrent des mains.

Je rêvais de Légos et de chalets suisses, j'eus un tricotin et un jeu de petite marchande...

On finit par trouver une troupe de jeannettes à l'autre bout de la ville. Je fus déçue par les épreuves « cordon bleu » et « petite maman », moi qui rêvais d'être « gardien du feu » et « explorateur ». Mes frères lisaient le livre de la jungle et s'identifiait à Mowgli, tandis qu'on me demandait de prendre pour modèle « Jeanne d'Arc » ! Je compris donc que les jeannettes n'étaient que de pâles imitations d'un modèle masculin bien plus abouti.

Non seulement j'intégrai petit à petit l'idée de mon infériorité, mais je comprenais aussi que mon existence encombrait et gênait la bonne marche de la vie familiale. J'étais en trop, et de qualité moindre. Je subissais ce sort sans m'en plaindre. Mais en l'absence de mes frères, je me faufilais dans leurs chambres pour admirer sans presque oser y toucher leurs installations de petits cow-boys et indiens et leur grand circuit 24 monté sur une rallonge de la table familiale. Et lorsqu'une maladie infantile me clouait au lit alors qu'ils étaient à l'école, j'allais dans leurs chambres y chercher les barils de Légos et je construisais des villes sur ma couverture.

Pour être admise à jouer avec eux, je consentais à être leur cantinière quand ils étaient soldats sur les champs de bataille, et je préparais pour eux des mixtures d'herbes et de terre dans les assiettes de ma dînette. Comme une règle non écrite m'interdisait leurs courses cyclistes, c'est moi qui leur donnais le départ. Ainsi, dans chaque jeu, chaque activité, je jouais un rôle, à côté du leur, au service du leur, mais je n'étais pas des leurs.

Quand mon père fit l'acquisition d'une tente canadienne, il organisa des séances de montage et démontage dans le jardin, mais je ne fus pas conviée. En revanche, on me demanda d'y étaler les sacs de couchage de mes frères. Ils obtinrent d'y dormir quelques nuits, mais je restai dans ma chambre. « Tu aurais peur, et on serait obligés d'aller te chercher au milieu de la nuit ! », et puis « Tu ne peux pas dormir avec tes frères ! »

Et pourtant, paradoxalement, souvent mes frères me jalouaient, pensant que mon traitement particulier me privilégiait. Les plus grands me traitaient de sorcière, de pouffiasse, de sale fille. Lorsque je m'insurgeais, ma voix montait dans l'aigüe et provoquait leurs moqueries. Ma mère, un jour pour me défendre, eut ce mot malheureux :

— Arrêtez ! Ce n'est tout de même pas sa faute, si elle est une fille !

Il y avait un domaine pourtant où notre égalité de traitement semblait devoir être assurée : c'était l'école. Bien sûr, ils allaient à celle des garçons, et moi chez les sœurs. Les programmes scolaires étaient cependant identiques, et un an après Jean, je récitais les mêmes leçons, je faisais les mêmes exercices. Pourtant, le dimanche, lorsqu'après le repas familial mes parents officiaient à l'examen de nos cahiers du jour, il était clair que l'exigence n'était pas la même. Une mauvaise note, pour mes frères, déclenchait souvent un drame, une bonne, le regret qu'elle ne fut pas excellente, une excellente, des félicitations qui donnaient droit à un « canard », un sucre trempé dans la tasse de café paternelle. Mon père exigeait des places de premier, il leur fallait être « le meilleur ».

Il n'en était pas de même pour moi. On n'aurait évidemment pas accepté que je sois mauvaise élève. Mais mes notes, les mauvaises comme les bonnes, ne déclenchaient que de tièdes réactions.

— C'est bien, me disait-on.

Ou bien :

— Tu aurais pu t'appliquer, quand même !

Je sentais qu'on accordait une sorte d'attention polie à mes résultats, sans plus.

Lorsque mon père était de bonne humeur, il lui arrivait de tester mes frères aînés, en leur posant des questions difficiles, souvent de mathématiques : « Racine carrée de 169 ? », « Comment appelle-t-on le résultat d'une division ? » Le gagnant, toujours l'un de mes trois grands frères, recevait un « canard ». Ces mots mystérieux, racine carrée, quotient, m'interloquaient et me faisaient rêver.

Quand j'eus sept ans, j'appris enfin à compter, et j'entrai dans le monde fascinant des mathématiques. J'adorais les exercices et les problèmes, qui m'apparaissaient excitants comme les jeux et les énigmes des magazines de mes frères. Mais la maîtresse me disait « étourdie », « distraite », je multipliais les fautes d'inattention, et mes notes étaient moyennes. Mon père secouait la tête, et en souriant m'appelait « tête de linotte », alors qu'un tel cahier aurait déclenché sa colère si un de mes frères le lui avait présenté.

Un dimanche après le dessert, mon père s'adressa à mes trois grands frères : « Mes enfants, je vais vous soumettre un problème que le grand mathématicien Gauss a lui-même résolu de manière extraordinaire quand il était enfant, ce qui a révélé son génie à son professeur... Il s'agit pour vous, écoutez bien, de calculer au plus vite la somme de tous les nombres de zéro à dix ! C'est parti ! » Mes frères froncèrent les sourcils, agitèrent leurs doigts, montrèrent tous les signes d'une activité cérébrale intense.

Que se passa-t-il en moi ? Je ne sais pas exactement. Je me souviens juste que j'ai pensé : dix. Et que ce nombre magique a soudain ouvert dans mon cerveau un espace nouveau, où ma pensée était si rapide que j'avais du mal à la suivre. Quelque chose d'extraordinaire, un bond dans un univers parallèle.

J'ai articulé :

« Cinquante-cinq ! »

J'avais presque crié, je crois. Mon père m'a considérée, s'est penché vers moi, m'a pris les mains, m'a demandé :

— Violette ? Qu'est-ce que tu as dit ?

— Ça fait cinquante-cinq, répétais-je posément.

— Elle dit n'importe quoi, lança mon frère.

— Tais-toi, André, intima mon père. Violette, dis-moi, comment as-tu fait pour calculer si vite ?

Tout à coup, j'étais le centre de l'attention. Dans un silence de plomb, mes frères, ma mère, mon père, tous me regardaient. J'étais certaine du résultat, mais expliquer mon calcul m'a

été difficile, car il me fallait mettre en mots une pensée logique dénuée de langage. Je dis lentement :

— Il y a dix. Et neuf, avec un, dix encore. Et huit plus deux, et sept plus trois, et six plus quatre. Ça fait cinq dix. Cinquante. Et puis cinq encore. Cinquante-cinq !

Je me souviens qu'André a répété :

— Elle dit n'importe quoi...

Mon père tenait toujours mes mains. Il a dit :

— Le voilà, mon enfant mathématicien.

Et dans ses yeux, j'ai vu ma valeur, et que j'étais enfin à égalité au milieu de mes frères.